



Présentation de soi et techniques du corps : les élections Miss au Burkina Faso

Ollo Pépin Hien*

Résumé

L'élection Miss au Burkina Faso est un moment très important pour les filles, surtout démunies, qui y trouvent un moyen de reconnaissance sociale et une voie pour sortir de la pauvreté. C'est pourquoi, pour elles, tous les moyens peuvent être mobilisés pour gagner la compétition. Paradoxalement, il y a aussi une révolte en cause des canons esthétiques qui ont longtemps présidé à la désignation de la beauté avec de plus en plus une propension à copier le modèle occidental. Dans cette contribution il s'agit de passer en revue le processus qui a mené à une certaine libération du corps. A ce propos, plusieurs techniques du corps, des jeux de séduction et de domination sont exploitées. D'autant que le corps est devenu un capital d'investissement social.

Abstract

Beauty contests in Burkina Faso are a very important moment for girls, especially underprivileged girls, for whom they are a means of obtaining social recognition and finding a way out of poverty. That is why, in their view, any possible means can be used to win the competition. Paradoxically, the aesthetic canons that long presided over the designation of beauty are being challenged and there is a growing tendency to copy the Western model. The aim of this contribution is to review the process that has led to a certain liberation of the body. In this regard, several physical techniques and games of seduction and domination are used, particularly since the body has become a form of capital used in social investment.

* Département Politologie, Sciences Juridiques et Administration, Centre National de la Recherche Scientifique et Technologique, Burkina Faso. Email: ollopepin@yahoo.fr

Introduction

Les élections Miss au Burkina Faso sont des occasions solennelles de mise en scène du corps de la femme noire, la femme africaine pour le choix du « beau ». La présentation de soi qui se joue à travers les techniques du corps traduit en réalité des valeurs sociales qui caractérisent un style de vie nouveau et un rapport moderne au corps. Ces valeurs sociales, étrangères à l'ancienne société qui définit tacitement ou non le beau à travers des schèmes de perception du monde ancien dénotent des significations et des images du corps préfabriquées par un groupe social en vue d'imposer un goût, en apparence ordinaire et naturel, en fonction des taxinomies sociales de préférence et de référence.

La « beauté » du corps féminin devient désormais objet et enjeu de spectacles et de compétition.

La hiérarchisation du goût et de la beauté révèle la fragmentation de l'espace social où des acteurs sociaux, par le canal de la solennisation, imposent et nationalisent la définition du corps légitime et l'usage légitime du corps.

Opération rituelle, l'élection Miss institue une simple différence de fait. Elle sanctionne et sanctifie un état de choses, fonctionne précisément et exactement comme « une constitution au sens juridico-politique du terme ».

Acte d'investiture, la désignation de la plus belle demoiselle fait connaître et reconnaître une différence préexistante et la fait exister publiquement en tant que différence sociale connue et reconnue par, d'abord, la demoiselle désignée et investie comme la plus belle et, enfin, par les autres qui observent et apprécient. Ce passage de consécration de la plus belle fille est aussi un acte de magie sociale qui suscite la croyance en la beauté légitimée par les acteurs qui observent et qui y prennent goût.

Les différents principes de différenciation mis en jeu parviennent toujours à créer une discontinuité dans la continuité en marquant une ligne qui trace une division fondamentale dans l'ordre social et sépare un « avant et un après ».

Dans cette thématique, il s'agit de rendre intelligibles des aspects cachés du fonctionnement social dans un contexte de libéralisation de l'espace public, la place centrale prise par le corps et le regard dans notre société nouvelle. La beauté féminine n'est-elle pas un capital symbolique d'investissement social, économique et un levier d'ascension sociale ? Comment s'organise la domination masculine à travers les spectacles de beauté de la femme que sont les élections Miss ?

Processus historique de libération du corps

Dans la société ancienne, la constitution de la sexualité – qui trouve son accomplissement dans l'érotisme dans la société moderne – a trouvé son sens dans la cosmologie sexualisée qui s'enracine dans une topologie sexuelle

du corps socialisé. Les mouvements et les déplacements des individus sont immédiatement affectés d'une signification sociale. Ces schèmes de pensée enregistrent des différences de nature, les naturalisent en les inscrivant dans un système de différences. Ces principes antagonistes de l'identité masculine et de l'identité féminine sont perçus dans les manières permanentes de tenir le corps, de se tenir, qui sont la naturalisation d'une éthique. Dans cette société, le contrôle des gestes et des émotions était régi par la multiplication des interdits et la prise de distance toujours plus grande avec l'immédiateté corporelle. Il en est résulté une atrophie de secteurs entiers de la vie pulsionnelle, des refoulements massifs interdisant souvent la satisfaction émotionnelle.

Le travail collectif de socialisation tend à inculquer des manières de tenir le corps dans son ensemble ou telle ou telle de ses parties. Ce sont des manières de marcher, de porter la tête ou le regard, en face, dans les yeux, ou à ses pieds, qui sont grosses d'une éthique, d'une politique et d'un sens cosmologique.

C'est ainsi que la jeune femme dans la société ancienne intériorisait les principes fondamentaux de l'art de vivre féminin, c'est-à-dire la bonne tenue corporelle et morale. Elle acquérait insensiblement, autant par mimétisme inconscient que par obéissance expresse, la bonne manière de marcher, de présenter le visage et de porter le regard. On enseigne aux femmes à sourire, à baisser les yeux, à occuper l'espace, à marcher, à adopter des positions (du corps) convenables telles que, tenir droit le dos, faire rentrer le ventre, ne pas trop écarter les jambes, autant de postures chargées d'une signification morale qui indique que la féminité se mesurait à l'art de « *se faire petite* ». Les femmes, dans ces conditions, sont restées fermées dans une sorte d'« *enclos invisible* » limitant le territoire aux mouvements et aux déplacements de leurs corps.

En revanche, les hommes occupent plus d'espaces avec leur corps dans les espaces publics. Cet usage du corps propre reste subordonné au point de vue masculin. Les femmes étaient condamnées à donner à chaque instant une identité minorée qui leur est socialement assignée.

Dans la société ancienne, la beauté avait plus un fondement moral que physique. Elle constituait moins un phénomène visuel ou sensuel qu'une mesure de compétence pratique et morale. Le beau était lié à une norme de comportement où dominant la modestie, l'humilité et la discrétion, le dévouement et l'ardeur à la tâche, le courage. La beauté s'évaluait à la besogne accomplie, à la rectitude du comportement, à la décence des sentiments. La visibilité était de l'ordre de l'immoralité, l'exhibition mettait l'entourage dans l'embarras et dans la gêne. Il était demandé à la femme d'être une bonne maîtresse de maison. La sexualité était investie de sentiments de pudeur et de honte.

La beauté se manifestait à travers un caractère industriel, une conformité aux interdits, un comportement sociable et un tempérament rarement respectueux. Un visage jugé trop beau constituait un risque sérieux et suscitait la méfiance dans l'entourage. Il symbolisait la paresse. Dans le cas de l'Inde par exemple, les mères se méfiaient de la séduction: « un fils qui a une belle femme fera ce qu'elle lui dit et n'écouterà plus jamais ses parents » (Kemp cité par Assayag 1999:5).

La production de la beauté reflétait toujours la division sexuelle du travail. Pour l'homme, c'est être un bon cultivateur, un bon chasseur ou un bon mari. Pour la femme, une bonne mère et une bonne épouse. Dans l'idéal, ce qui attire l'homme et la femme l'un vers l'autre, ce sont les savoir-faire et le sens élevé de la responsabilité. Le concept de « beauté » renvoyait donc à celui de « bonté » tout court. Ce sont les qualités morales qui sont plus valorisées que l'esthétique visuelle. Alors, la beauté et l'attraction sexuelle avaient pour principes fondamentaux le travail bien accompli et une nature harmonieuse. Le portrait d'une belle femme dans la société ancienne est décrit comme suit: « avant les hommes aimaient les femmes qui étaient en forme, avec des bassins larges et de grosses fesses. Quand elles marchaient, les hommes regardaient. Ils n'aimaient pas les filles minces » (madame Yoda Pascaline, retraitée, secteur n°14, Ouagadougou, 60 ans). Être belle signifiait alors la robustesse, la résistance à la tâche. Le poids et le volume garantissaient la santé et symbolisaient l'abondance, la fertilité, le succès, la prospérité, le prestige, le pouvoir, la force et la beauté. Pour Yoda :

Chez l'Africain, quand la femme n'a pas une corpulence forte, c'est comme si elle ne mangeait pas bien. La femme mince était considérée comme une femme qui avait des soucis, qui ne mangeait pas à sa faim. Quand un homme marie une femme, il veut qu'elle prenne la forme pour qu'on dise qu'il l'entretient bien.

La nudité était une pratique quotidienne dans la société ancienne. Yoda révèle qu' :

Au temps de nos grands-parents, la femme était bien habillée pour aller au marché. Il n'y avait pas de tailleur. Elle attachait un pagne et un morceau de tissu noué autour du sein. Elle n'avait pas l'habitude de porter des camisoles. A la maison, elle portait de petits pagnes et laissaient les seins dehors. La jeune fille, si elle n'est pas mariée, marche les seins nus. Si elle est en grossesse, elle couvre les seins. Les gens marchaient nus dans le temps, à l'âge de 10 ans, 11 ans, les filles marchaient nues. C'est après la circoncision que le garçon commence à porter une culotte. C'est également après l'excision que la fille commence à porter un pagne.

La nudité ne provoquait aucun scandale et n'émouvait personne. Elle paraissait dans l'ordre du naturel, du normal, du banal.

En ce qui concerne la drague, elle explique :

Les jeunes gens ne se draguaient pas. Les jeunes gens n'avaient pas le droit de se draguer de peur de la mettre enceinte sinon on pouvait la bannir. Les filles avaient peur des garçons. Quand les garçons s'approchaient d'elles, elles se sauvaient, elles se cachaient. Les parents s'opposaient à la drague entre jeunes. La société n'autorisait pas à l'homme de s'approcher de la femme.

La drague, qui prend la forme d'une interaction en situation de face-à-face entre filles et garçons, était bannie de la société. Mais elle prenait une forme spectaculaire. Un jeune homme qui désirait une fille en mariage offrait le gibier chassé à sa famille. Il aidait de temps en temps son futur beau-père dans les travaux champêtres, dans la construction d'une maison. La jeune femme en âge de se marier se montrait trop absorbée par son travail pour accorder le moindre égard intérêt à un éventuel prétendant. La plupart de ses occupations publiques journalières sont focalisées sur le travail: tenir la cour propre, faire la vaisselle, ramasser ou fendre du bois de chauffe, puiser l'eau, faire la cuisine. A la présence d'éventuels prétendants rendant visite à ses parents, ses activités s'activent, s'intensifient et s'accroissent au point qu'elle oublie les prétendants. C'est une mise en scène rituelle du travail des femmes qui ne laisse pas la place à l'apparence physique et à la séduction corporelle, ou, du moins, le jeu de séduction s'incarne dans l'ardeur au travail bien accompli. Alors, la drague était indissociable du travail. Dans le monde ancien, il n'y avait pas d'investissement narcissique, ni de perception spectaculaire de son propre corps, mais plutôt une vision instrumentale, magique du corps, induite par le procès du travail et le rapport à la nature.

Le mouvement d'expansion de la civilisation occidentale en Afrique est parvenu à dessiner un nouveau rapport au corps. C'est à partir de la société occidentale que se sont dispersées des institutions et normes de comportements occidentales dans les sociétés africaines. Les comportements occidentaux se répandent en Afrique, s'insèrent dans un réseau d'interdépendance et aboutissent à la transformation de la société et des interrelations humaines. De ce fait, l'existence sociale dans sa quasi-totalité se trouve à la base du comportement occidental. Le mode de vie occidental produit et imposé dans les sociétés africaines modifie les relations et les fonctions humaines qui les rapprochent de leurs propres normes. Dans ces sociétés africaines colonisées, en raison de la position et de la puissance sociale des groupes en présence, les comportements européens gagnent les couches inférieures et donnent naissance, par leur fusion, à des unités nouvelles. Par un mouvement ascendant, les couches inférieures des sociétés africaines se rapprochent de

la couche supérieure occidentale et forment les couches supérieures des populations autochtones.

Avec le mouvement d'expansion de la culture occidentale dans la société burkinabé, qui autrefois niait le corps, celui-ci se « libère » progressivement des entraves à ses mouvements et à son dévoilement, dû aux multiples interdits sociaux. La femme est à la pointe du mouvement général de « libération » du corps qui se mêle à son émancipation en tant que sexe dominé. L'emprise de la société sur l'individu s'atténue. On assiste progressivement à un « relâchement des mœurs », pour parler comme Norbert Elias.

Dans cette société nouvelle occidentalisée où le corps de la femme se libère, la charge érotique des premiers dévoilements produit des explosions pulsionnelles et émotionnelles aux niveaux des individus. Ainsi, « la place persistante de la beauté dans les rapports entre les sexes contraint cependant la femme à se mettre d'une façon ou d'une autre en situation d'être regardée » (Kaufman 2006:183). Les femmes, par les hasards de la biologie, se sont trouvées en situation de pouvoir être valorisées en se dévoilant. Elles ont désormais conscience qu'elles donnent à voir leur beauté, créent l'attrance des hommes et libèrent les pulsions des pensées érotiques. La place grandissante prise par la sexualité est perceptible par l'émotionnel explosible de l'image du corps féminin. Alors, le corps sexuel s'affiche comme objet de désir masculin. Cette candidate déclare que « l'objectif pour chercher à être mince comme une Miss, c'est pour plaire aux hommes et se faire désirer par eux » (Zoromé Pascaline, étudiante en 1^{ère} année de droit, Université de Ouagadougou, perdante à l'élection Miss campus 2008, 22 ans). Partant de là, de nouveaux comportements érotiques s'opèrent dans les rapports entre les individus. Les baisers et les caresses commencent à dessiner les contours d'une émotion plus charnelle et annoncent une phase amoureuse et libre où s'expérimentent un amour plus physique et de nouveaux appétits sexuels. C'est la phase de l'intensification paroxystique des attentes amoureuses et sexuelles.

Les manières étant autrefois réglées par la tradition, les individus acquièrent une nouvelle habitude consistant à s'observer mutuellement pour régler leur comportement. De ce fait, la femme se trouve mise en situation d'attirer sur sa beauté les regards. Il s'agit d'un retournement historique du regard qui est le même que pour le corps. Ainsi, l'œil s'aiguise et accélère la transformation du regard qui accompagne aujourd'hui le mouvement de corporéité. Le regard acquiert une souplesse de perception à même de réagir à la multiplicité et à la volatilité d'une foule d'images. En s'insérant parfaitement aux mouvements dénoués du corps libéré pour construire des sensations plus immédiates, l'œil se laisse aller à son plaisir et la femme devient « un régal pour la vue ». Et les regards masculins sur le corps de la femme deviennent chaleureux, admiratifs, froids.

La modernité a favorisé l'accès aux articles de commerce exotiques, aux images et expériences du monde extérieur grâce à la culture occidentale que véhiculent la télévision, les films, les romans. Yoda raconte :

La séduction a commencé au moment où la femme a commencé à s'habiller, à mettre en valeur ses tenues, à sortir. Elle ne se cachait plus comme avant. La télé a eu aussi un effet, les films, les romans sentimentaux qui parlaient de la vie des hommes et des femmes. Après la puberté, ce sont ces romans-là qu'on a lu pour découvrir des choses sur la vie sexuelle. Puisque les parents ne parlaient pas de sexualité. Aujourd'hui, les parents préparent leurs filles à la sexualité. La femme ne connaissait pas son corps. Aujourd'hui dans notre association, on a un volet de notre formation sur la connaissance du corps de la femme.

Avec l'accès plus facile aux articles de commerce exotiques, de nombreuses femmes ont abandonné une grande partie de leurs biens matériels traditionnels pour transférer leurs préoccupations esthétiques sur des substituts modernes. C'est de cette façon que les concepts occidentaux du beau ont fait leur introduction en même temps que d'autres aspects de la culture populaire d'importation. Yoda déclare :

De notre temps, c'étaient les jupes courtes avec les corsages, les talons, les cheveux ; on les défrisait avec les peignes. On cousait des corsages et des jupes. A un moment donné, il y a eu des pantalons, mais on avait des difficultés pour les porter parce que les parents refusaient. Sinon, c'étaient les robes courtes qui dépassaient les genoux. Les parents disaient que les pantalons n'étaient pas fait, pour les filles, que c'était pour les hommes. Quand on revenait du collège, on ne s'habillait plus comme avant. On cousait nos habits avec les tailleurs modernes. Et les hommes nous regardaient, ils trouvaient que c'était joli. Et ils ont commencé à nous regarder. Et puis on se retrouvait entre groupes de filles.

La modernité à travers l'école a introduit de nouveaux modes de comportements mondains. Le port de la tenue vestimentaire moderne est illustratif de cette situation. Désormais, la femme burkinabè sort progressivement de l'invisibilité du foyer domestique pour rentoiler la publicité sur un mode sensuel, voire sexuel. Elle est en train de passer dans l'imaginaire, de la modernité à la féminité. Yoda raconte :

Avant, c'était la femme naturelle, elle ne mettait pas en valeur sa beauté. Avec l'évolution, la femme a besoin de se faire belle, de se faire voir au niveau des gens. Donc, elle utilisait ses produits cosmétiques pour rendre son visage plus éclatant. Elle est devenue plus belle. Elle était attirée par la séduction. Elle contrôlait son alimentation, elle évitait les graisses, les céréales, un régime amincissant pour garder la taille et une forme harmonieuse.

Avec la nouvelle société du spectacle, le beau est devenu un marché prometteur grâce à l'usage généralisé des cosmétiques. Les dépenses des femmes en cosmétiques augmentent de jour en jour. Le pays est devenu un marché pour les géants de l'industrie cosmétique. Peu à peu s'installe dans le pays cette « culture de la *beauté* » qui incite à toutes les tyrannies sur le corps. Le marché de la consommation des cosmétiques et des médicaments « coupe-faim » s'élargit, de même que la publicité des produits cosmétiques. Les instituts de beauté se multiplient, le cercle des traditionnels petits marchands locaux de produits cosmétiques s'agrandit. Des magazines populaires de publicité des produits cosmétiques foisonnent. Yoda informe qu' :

Avec le taux de natalité élevé, il y a eu beaucoup de jeunes. Nous, à notre époque, on ne pouvait pas sortir avec un homme. Un garçon ne pouvait pas venir chez une fille, mais maintenant c'est possible. Ils vont au cinéma, au bal et les parents ne coincent plus les filles comme avant. Les artistes comme l'harmonie voltaïque, les José Vickey, les Rocherau, les Nana Mouskouri étaient en vogue.

L'espace des styles de vie mondain s'agrandit, se diversifie et la distance qui séparait les filles des garçons se rétrécit.

La nudité des filles refait surface et cette fois-ci, elle est revêtue d'une autre signification, d'un autre rapport au monde social. Concernant cette nudité, ce sens de l'histoire est donné par la place nouvelle du corps dans la société: « dans chaque société, certaines parties du corps des hommes et des femmes ont pu être montrées, parfois de façon généreuse, y compris les parties les plus intimes, parfois avec plus de parcimonie » (Kaufman 2006:19). Yoda témoigne :

On a toutes porté les minijupes, mais c'était difficile. Ça fait un scandale ; les parents étaient contre. C'était surtout à Ouaga qu'on voyait ça. Moi je n'ai pas porté ça pendant longtemps parce que mes parents s'étaient opposés. Parce que c'était les prostituées qui s'arrêtaient au bord de la route qui portaient ça. C'est ça qui faisait scandale. On avait interdit ça dans les écoles, ça fait plus de scandale que le pantalon.

Nous vivons aujourd'hui l'« *épopée du corps libre* ». Face à ces innovations, à ces exhibitions du corps qui font scandale aujourd'hui, l'on a oublié qu'elles ont déjà été exhibées autrefois. Le regard porté sur la nudité a beaucoup changé de signification. La nudité féminine a commencé à être identifiée au désir. La vision du nu prend la connotation érotique qu'on lui connaît aujourd'hui. Les femmes ne restent pas insensibles au changement du regard des hommes, à une époque où les conventions sociales leur enjoignent de cacher toujours plus leurs jambes. Il est évident que la jambe d'hier n'est plus la jambe d'aujourd'hui. Les évolutions les plus récentes de la société indiquent que face à la libération du corps et autres dénudations contemporaines, le monde d'aujourd'hui est celui de la recherche de la spontanéité des

mouvements et des émotions, de la libération, de la souplesse du corps, de la levée des carcans et des tabous.

Avec l'évolution, le « marché du beau » (Assayag 1999:9) fait émerger les concours de beauté qui se multiplient, de même que les défilés de mode (mannequinat), les « *fitness clubs* » et autres accessoires de sport ou de musculature. Les petites ou grandes villes, les quartiers des villes ont désormais leurs Miss locales ou régionales. Les concours de beauté foisonnent dans les établissements scolaires, instituts et universités:

Lorsque je faisais la 1^{ère}, j'ai fait le théâtre. Je me suis présentée à l'élection Miss de mon établissement. Le même jour j'ai fait un play-back sur « Slai » sur le titre : « Ne rentre pas chez toi ce soir ». C'était du Zouk. Et c'était bien. Les gens nous ont donné de l'argent sur la piste. J'ai été élue Miss du Lycée Technique Amilcar Cabral en 2006. A Ouaga, les établissements secondaires insèrent les élections Miss dans leurs activités culturelles (Soré Aïnatou, étudiante en 1^{ère} année de sociologie, Université de Ouagadougou, Miss campus 2008, 20 ans).

Ce « *culte démocratique d'idoles élues* » se déroule sur le marché national du beau corporel en expansion continue. Dans ce concours de femmes, le corps, qui est devenu le support d'une gigantesque entreprise de séduction, met en compétition des candidates sur une scène nationale largement médiatisée. La télévision et les publicités sont les instances suprêmes de légitimation normative de ces concours de beauté.

Les Miss devenues des icônes nationales s'installent sur la scène internationale par l'entremise de l'organisation des élections Miss UEMOA, Miss CEDEAO. Elles deviennent des symboles plastiques de la fierté des nations en compétition. Pour Assayag Jackie, « le principe de cette parade du beau féminin est, par définition, théâtre et mascarade, une transsubstantiation du sexe dans les signes d'une séduction savamment contrôlée, presque balsamique au regard de la souffrance du monde » (Assayag 1999:13).

Dans cette société du spectacle, « ... le beau est un corps plein qui regorge de sève, une image de franche sensualité qui célèbre la vie dans toute son opulence » (Assayag 1999:4). Ces Miss qui sont liées à la « végétation et à l'expression d'une arborescence bourgeonnante » ont des corps ployés. La tête légèrement inclinée, les hanches en saillie et les jambes tiennent assez inégalement le poids du corps. Elles sont vêtues de tissus diaphanes. Les seins bien ronds, amples et rapprochés sont presque à moitié découverts. Il en est de même de leur taille mince et de leur ombilic profond. Lorsqu'elles portent une jupe fendue de manière suggestive, elles la relèvent pour révéler leur féminité. Leurs doux visages en forme de lune, toujours souriants et aimables, semblent inviter à la tentation celui qui les regarde et les admire. Les yeux fascinants et spectaculaires comparables à des poissons, les sourcils

relevés et peints en noir et des lèvres étincelantes et assez charnues se doublent de la séduction douce et sereine. La poitrine généreuse, la taille fine, les hanches larges, telle est la description tant aimée et normalisée de la beauté féminine standardisée dans ces concours de beauté. Et les candidates à la séduction travaillent à se conformer à cette beauté standard exotique et à prétention cosmopolite.

Le culte de la beauté institue une nouvelle éthique de la relation au corps. La sacralisation du corps comme valeur exponentielle est reprise dans sa matérialité en tant qu'objet de culte narcissique, élément de tactique et de rituel social. La beauté est devenue, pour la femme, un impératif absolu. Elle n'est plus associée aux qualités morales. C'est la qualité fondamentale de celles qui soignent leur visage comme leur âme. C'est la sexualité qui partout aujourd'hui oriente la consommation du corps par le détour du réinvestissement narcissique qui passe par l'hygiène, le maquillage, le bronzage. Alors, le corps dans sa vérité est dévoilé, exalté, dans ses yeux spectaculaires, cerné par la mode :

Je fais la coiffure pour être décente, présentable. Quand je m'habille, c'est la décence que je cherche, sans être extravagante. Et quand je passe, les hommes me regardent. Il y en a qui m'arrêtent pour me parler, pour me dire que je suis belle et ils demandent mon numéro de téléphone pour me revoir (Sawadogo Nadège, étudiante en 4^e année de médecine, Université de Ouagadougou, 2^e dauphine Miss campus 2008, 23 ans).

La représentation du corps comme bien de prestige entre dans la logique concurrentielle et se traduit par sa demande virtuellement illimitée de services médicaux et pharmaceutiques. La santé, qui autrefois était un impératif biologique, se transmue aujourd'hui par la survie d'un impératif social lié au statut. La femme moderne, de ce fait, est devenue le manager de son propre corps. Elle œuvre à le garder beau et compétitif.

Les femmes tendent à exalter le cosmétique et le vêtement pour en faire un langage de séduction. C'est ce qu'exprime bien Aïna : « quand je veux provoquer un homme, c'est par l'habillement, la propreté, la coiffure, les yeux. Je fais bouger de temps en temps les sourcils, le sourire distant. Je te fixe et je fais un petit sourire. Tout le monde apprécie mon sourire ». Le désir d'attirer l'attention et de plaire par la coquetterie est en même temps une propension à attendre beaucoup de l'amour, seul capable de leur procurer le sentiment d'être justifié dans les particularités les plus contingentes de leur être. Elles créent les conditions du soutien identitaire par le regard des autres. L'amour de leur propre corps devient regard d'amour, et pour se sentir aimée parce que regardée. Alors elles se constituent en objet pour être regardées et elles se préparent à être regardées. Elles se convertissent de « corps pour soi en corps pour autrui », c'est-à-dire de « corps passif et agit en corps actif et agissant ».

Les femmes ont la conscience honnête que leur corps vaut la peine d'être accepté, aimé, soigné pour être utilisé à bon escient. L'investissement narcissique de son propre corps selon une logique fétichiste et spectaculaire le constitue vers l'extérieur en objet plus lisse, plus parfait, plus fonctionnel. Ce narcissisme dirigé opéré sur le corps l'explore tendrement comme un gisement à exploiter pour en faire surgir les signes visibles du bonheur, de la santé, de la beauté, de l'animalité triomphante sur le marché de la mode et du travail.

Techniques du corps, jeu de séduction et domination masculine

L'organisation de spectacles de beauté du corps se manifeste comme une branche parmi d'autres du show business. Le produit du corps qui se met en scène est une œuvre d'art qui se présente sous forme d'un objet de croyance, d'amour et de plaisir esthétique. Les cérémonies collectives qui s'organisent pour l'expression et l'excellence du corps de la femme sont autant de stratégies de présentation de soi qui sont portées à donner l'image de soi, l'image la plus flatteuse, celle qui est conforme à la définition légitime de la plus belle demoiselle dans les limites de la conformité. Sonia Ouédraogo explique que :

Lors de la publicité, on invitait toutes les filles, – quelles que soient la forme et la taille – à venir participer. Alors qu'au fond, on ne va jamais choisir une Miss qui est grosse. Généralement, quand on dit élection Miss, on voit une fille élancée. C'est parce qu'on a copié l'Occident. Là-bas, il faut avoir une taille fine, être svelte pour être candidate. Sinon la femme africaine n'est pas ce que les Miss sont. Elles sont bien en forme. Le goût des organisateurs est occidental, ce n'est pas authentique. Même les critères de notation (étudiante en 5^e année médecine, Université de Ouagadougou, 23 ans, Miss campus 2004, Miss UEMOA 2004).

L'esthétisation du corps et la présentation de soi se fondent sur une expérience particulière du corps, celle que donne une expérience primaire, précoce et familiale, acquise par et dans la pratique. Yoda montre qu' :

Une fille quand on la lave, on masse les jambes, les pieds, les membres, tout le corps avec du beurre de karité pour qu'elle ait un corps souple de femme. Si on la laisse, elle va avoir un corps dur d'homme. On casse aussi un morceau de canari, on met de l'huile, on masse le nombril quand c'est un garçon. Quand c'est une fille, on masse les bouts de seins avec l'huile chaude. C'est pour bien arranger les seins quand ça va commencer à pousser que ça ait une belle forme. Au Sénégal, on pose chaque fois l'enfant sur le mortier pour qu'elle ait des fesses rondes. Y a de petits trucs comme ça que les femmes font – mais c'est en cachette quoi (rire). Il y a des tisanes avec lesquelles on lave chaque fois le sexe de la fille (bébé) pour que le sexe ait une bonne forme quand elle va grandir ».

Cet apprentissage précoce de la soumission du corps trouve la complicité des femmes. Malgré la contrainte qu'il leur impose, elle est fortement marquée socialement. L'incorporation de la féminité et des dispositions à la séduction, à l'apparence physique est conforme au rôle le plus traditionnellement imparti aux femmes. Socialement, elles sont inclinées à se traiter elles-mêmes comme des objets esthétiques. Elles portent une attention constante et particulière à tout ce qui touche à la beauté, à l'élégance du corps.

Le milieu social d'origine conditionne et oriente les pratiques corporelles vers l'un ou l'autre pôle: vers le rigorisme ascétique où l'instance familiale favorise le libéralisme en matière d'éducation et dans les rapports hiérarchiques, mais aussi dans les affaires de sexualité et de pudeur. C'est pourquoi il faut vite percevoir le rapport au corps comme un rapport au monde social marqué par des trajectoires sociales différenciées où s'établit une affinité entre les dispositions éthiques et esthétiques associées à une position déterminée dans l'espace social.

L'univers des styles de vie, ce que Max Weber a appelé la « stylisation de la vie », distingue des groupes opposés en dehors de toute recherche de distinction. Les dispositions corporelles deviennent donc un dépôt où sont conservées les valeurs esthétiques les plus précieuses des groupes sociaux.

La participation des filles à ce jeu de beauté requiert des qualités physiques et des compétences corporelles dont les conditions d'acquisition précoce livrent une sorte de licence à la participation ou non dans les limites des possibilités et des impossibilités économiques. La plupart de celles qui s'adonnent à ce jeu de beauté sont issues des couches populaires. Leurs pratiques corporelles sont ajustées aux régularités inhérentes à leur condition sociale, à l'économie de leurs moyens. Néanmoins, elles transfigurent des nécessités en stratégies, des contraintes en préférences qui déterminent l'ensemble des « choix » constitutifs des styles de vie classés, au risque de se voir déclasser. Elles tiennent leur valeur de leur position dans un système d'oppositions et de corrélations, tout en ayant l'art d'embellir leur corps afin d'obtenir le charme et le charisme qui ont assez d'intérêts dans les marchés où les propriétés corporelles peuvent fonctionner comme un capital. Ces filles s'efforcent de s'adonner à des dépenses de présentation de soi et de représentation et se forgent un goût du luxe : vêtements, soins de beauté, articles de toilettes... Alors, le primat est conféré à la forme sur la fonction, ce qui conduit à la dénégation de la fonction du corps féminin. Elles prennent de la distance vis-à-vis de la nécessité.

En revanche, certaines filles des milieux populaires ont partie liée avec l'esthétique dans ce qu'elle a d'essentiellement ascétique, l'ascétisme électif comme restriction délibérée, retenue, réserve sur le corps. Elles perçoivent

le corps dans ce cas comme l'expression la plus naturelle de la nature profonde. Ces filles s'inclinent à des « *choix* » nécessaires ajustés à leur condition de vie dont elles sont le produit. Elles font du vêtement un usage fonctionnaliste, assez réaliste en privilégiant la substance et la fonction par rapport à la forme. Le choix de leurs vêtements se fonde sur une chose « *qui fait de l'usage* ».

Certaines filles sont gênées par la pression visuelle lorsqu'elles perçoivent qu'elle est porteuse d'un message critique. En revanche, les filles qui aiment montrer, dévoiler leur corps ne sont nullement gênées par le monde. Au contraire, elles cherchent instamment le regard des hommes porté sur elles et ressenti comme un agrément. La perception du regard porté sur elles sans autre but leur procure une sensation de l'instant, leur donne plus de dimension à la vie parce qu'il les fait exister plus fort.

Dans la phase de préparation aux élections Miss, les candidates sont soumises à une prise de rôle qui est la recherche de distinction devant régir l'essentiel de leurs conduites ultérieures : « en imitant un geste, en le jouant à notre tour, nous entrons dans un rôle social » (Kaufman 2006:250). Ce rôle n'est qu'un masque compris comme un ensemble de règles qui définissent un aspect spécifique de l'identité de Miss. Par le seul fait d'interpréter une scène qui leur était jusque-là inconnue, les demoiselles accèdent à une connaissance nouvelle, qui s'inscrit en elles. La leçon qu'elles ont à apprendre s'inscrit dans le patrimoine d'idées et de comportements déjà incorporés avant qu'elles jouent le rôle, d'une manière personnelle. Ce travail cognitif structure l'intériorisation du schéma puis la prise de rôle qui est la recherche de la distinction. Soré Aïnatou relate :

Il y avait un mannequin qui nous apprenait à marcher, à sourire, la démarche, les pas et les mouvements de la main, sont coordonnés, la manière de bloquer, tu dois t'arrêter et puis prendre une position en regardant le public: le pied droit devant et la main gauche sur la hanche. La marche: les pas, les bras, la hanche, ça doit faire un mouvement harmonieux, bien droit et les yeux toujours vers le public et il faut marcher au son de la musique. Dans la démarche, on doit voir l'élégance. Le sourire doit être naturel.

Le maître de cérémonie définit un modèle de comportement qui a été mis au point avec ses règles du jeu. Ces normes de comportement se présentent sous la forme d'un ensemble de gestes multiples et mouvants. Le cadre normatif ainsi défini est extrêmement précis, voire contraignant par le biais de petits gestes qui jouent une fonction pivot. Le code étroit, unique instrument de classement hiérarchique de la beauté, fonctionne comme une catégorie de classement esthétique.

La phase d'observation consiste à étudier les règles du jeu, c'est-à-dire ce qui est autorisé, toléré, interdit, ce qui est bien et ce qui est mauvais, suivant les circonstances. Puis, les demoiselles adaptent ces observations à leur sentiment personnel du bien et du mal. Le savoir dispensé par le maître se mémorise par une très lente cristallisation autour de supports concrets. Chaque geste produit, même le plus humble, porte en lui toute une histoire sociale. Il s'agit d'une immensité d'informations concrétisées dans un mouvement du corps. Alors, les yeux des candidates regardent à travers les lunettes du modèle de normalité incorporé. Ces yeux voient ce qu'ils ont envie de voir.

Par l'imitation, les demoiselles sélectionnent les actes considérés comme légitimes et auréolés de prestige, qui, jusque-là, étaient absents de leur patrimoine de manières. Si ces actes sont adoptés, l'imitation change alors en répétition plus routinière. En recommençant les gestes de la veille, elles les transforment progressivement en automatisme. Ainsi se construit la réalité, en se densifiant et se durcissant par la répétition. L'habitude ou le rituel d'imitation devient « *naturel* » et auquel les candidates ne pensent plus parce qu'ils sont totalement incorporés. Le rôle utilisé comme masque par les candidates révèle la sensation qui domine le plaisir procuré par la révélation d'une dimension corporelle cachée et inconnue d'elles-mêmes.

L'expression corporelle nécessite une professionnalisation et une maîtrise des techniques du corps. Il se trouve donc des professionnels de l'exercice corporel, qui par la rationalisation de la préparation et de l'exécution de l'exercice qu'impose la recherche de l'efficacité symbolique se donnent pour objectif et résultat la confrontation et l'ajustement permanent des techniques de présentation de soi au système de classement préfabriqué et prédéfini qui dénote les principes fondamentaux de l'arbitraire culturel dans ce jeu de beauté. Les différentes parties du corps sont remplies d'impératifs enfouis et de censures diverses. Par la transsubstantiation qu'exerce la persuasion clandestine d'une pédagogie implicite, ces professionnels parviennent à inculquer toute une éthique, une « *métaphysique* » à travers des injonctions multiples et à la fois insignifiantes telles que « *fais ceci ; fais cela* », et à marquer dans les détails les plus insignifiants de la tenue des manières corporelles et verbales propres à séduire les spectateurs. Ces injonctions, qui traduisent la recherche absolue de l'excellence corporelle, visent le respect des formes et des formes de respect qui constituent la soumission à l'ordre esthétique dominant et établi.

Par la ruse de la raison pédagogique, les techniciens du corps enseignent des différences dans la manière de porter le corps, de se porter, de se comporter à travers des corrections intentionnellement apportées aux dispositions

modifiables du corps par des marques cosmétiques distinguées (coiffure, maquillage, etc.) et vestimentaires, signes d'une haute culture: « on a fait la manucure, la pédicure, le fond de teint, le maquillage pour laisser paraître le naturel » (Sawadogo Nadège, étudiante en 4^e année de médecine, Université de Ouagadougou, 2^e dauphine Miss campus 2008, 23 ans). Cette « *éloquence de la face* », selon la définition du maquillage par Baudelaire, ces produits de beauté d'une fabrication proprement et hautement culturelle ont pour effet de se distinguer et de marquer une distance à la nature.

La recherche de l'excellence corporelle conduit ces jeunes filles à se consacrer à l'amélioration de leur apparence physique par des investissements aussi importants en temps, en privations diverses. Elles accordent une adhésion aussi inconditionnelle et particulière à toutes les formes de volontarisme cosmétique pour l'obtention de la manière légitime de tenir son corps et de le présenter au public.

Le souci de la distinction, qui exige un rapport instrumental au corps propre, implique, dans certains cas, une mise en jeu du corps lui-même et conduit les jeunes filles à traiter leur corps comme une fin. Ce souci les incline aussi au culte hygiéniste, thérapeutique, diététique de la forme (la minceur du corps) ou à miser sur l'apparence même du corps qui doit se présenter comme une configuration perceptible, en d'autres termes, comme un « *corps-pour-autrui* ». Toutes ces fonctions proprement hygiénistes qu'elles assignent à leur corps visent intentionnellement la protection contre le vieillissement du corps, car l'excellence corporelle est tacitement associée à la jeunesse, à la fraîcheur du corps. L'exemple de Zoromé Pascaline est éloquent en la matière :

J'avais 54 kg en début décembre et en février j'avais 64kg. Et mon bassin je suis passé de 98cm à 104 cm. J'ai vu que j'étais défavorable pour les élections Miss. Parce que quand on dit Miss, c'est la taille princesse, avec un bassin de 96cm, 98cm. Tu ne dois pas dépasser ça. J'ai vu un médecin qui m'a conseillé un produit du nom de filgirine pour maigrir. A la fin de la prise, mon pied s'est enflé. Ma maman m'a conseillé d'arrêter. Et je suis allée dans un club de gym à Ouaga 2000 et là-bas j'ai perdu 4 kg et les élections étaient proches. Si j'avais commencé très tôt, j'allais perdre plus de poids que ça.

S'agissant du régime alimentaire, elle poursuit en ces termes :

pour ce qui est des aliments, j'évitais de manger les soirs et vers 23h j'ai très faim. Le matin très rarement. Et puis j'ai arrêté aussi de grignoter, de boire du yaourt aussi ; le pain, tout ce qui est féculent. Mais c'était difficile de suivre un tel régime car je suis issue d'une famille moyenne et ça demande assez de moyens.

Le jeu de séduction, qui est une expression corporelle de l'affection, passe aussi par la disposition réglée du corps. Il s'agit de replacer le corps dans une posture globale apte à évoquer les sentiments, à faire surgir des états d'âme. L'hexis corporelle, disposition permanente, devient donc une manière singulière de se tenir, de parler, de marcher. Le schéma postural mis en scène se surcharge d'une foule de significations et de valeurs sociales. Soré Aïnatou démontre que :

La première sortie c'est la présentation générale. On sort deux, après deux autres et à la fin on sort toutes avec des bougies à la main. On sort avec les jupettes, avec des tee-shirts simplement habillés. Après ça, on passe aux tenues traditionnelles. Tu choisis ce que tu veux coudre. Y a pas de modèle imposé. Ça reste un top secret. C'est le jour du défilé que tu découvres pour ton camarade. Après ça, il y a la prestation d'artistes. Ensuite, on porte nos tenues de ville, tenues pagnes plaqués, longs jusqu'au cheville. Une sortie d'ensemble avec les tenues de ville ; après on a porté les tenues de vérité. Après on a intercalé avec les prestations d'artistes. Après on est passé à la délibération du premier tour. On était 20 et on dit de choisir 10 pour continuer le défilé. A la deuxième phase, les 10 sélectionnées, on vous appelle et tu sors en tenue de ville. Après ça, on a porté une culotte avec un haut moulé pour une nouvelle présentation du physique. Après ça, on s'habille en tenue de ville pour répondre aux questions d'intelligence. Il y a 10 questions. Chacune doit répondre à une question tirée au sort. Quand tu tires, tu donnes à l'animateur qui pose la question. On te demande ton mot de la fin et puis tu rentres. Après prestation d'artistes. On nous a fait ressortir en culotte et en haut pour bien regarder la forme. Après la sortie, on s'habille en tenue de ville et on attend les résultats finaux. C'est ainsi que j'ai été élue Miss et j'étais contente. Ma maman aussi était contente. Elle était là. Elle m'a bien soutenue.

Ce déploiement d'attentions particulières et d'artifices de séduction raffinés implique une part de provocation érotique.

Les mimiques, les « gestes lents, le regard lent » de la noblesse, selon Nietzsche, la diction lente, le rire et le sourire distants, assurés et rassurants, le geste mesuré, le langage hautement censuré, à la recherche expressionniste du pittoresque, ont comme intention ultime de soumettre le public à l'épuration, au raffinement, à la sublimation, aux pulsions faciles et aux besoins primaires. Nadège révèle que les « yeux, le sourire, les bassins, les fesses, les jambes, les cuisses servent chez les filles à séduire les hommes ».

Le décor bien planté, fleuri avec des objets esthétiques et multicolores, montre qu'il s'agit bien de la beauté qu'on veut exalter. Tout cela enveloppé par une mélodie qui ravit, emporte, meut et émeut, à travers des gestes magiques et des mouvements du corps, des rythmes, aussi bien que des emportements et des ralentissements, et fait de l'expression corporelle le

plus « *mystique* » et le plus « *spirituel* » des arts. L'expression de ce canon esthétique transcendant par la musique exhale les sentiments en suscitant une émotion ravissante ou chavirante chez les spectateurs. Monsieur X, en tant que spectateur, apprécie :

Quand je regarde les Miss défilées, c'est leur forme, la taille et la beauté physique, la beauté du visage, l'attrance physique. C'est ça qui me plaît, leur façon de s'exprimer. Je cherche à voir à travers les Miss la forme idéale de la femme. Je trouve une satisfaction, une sorte de plaisir en les regardant. Quand la fille sort comme ça, j'essaie de chercher une perfection sur les traits de son visage. Un beau visage rayonnant. Moi c'est la poitrine et puis les cuisses, c'est les deux parties-là qui m'attirent. Mais c'est le visage en premier lieu. Et ça donne envie de les conquérir. Comme si tu pouvais l'avoir pour passer une bonne nuit avec elle. L'attrance physique là mène forcément au désir.

La fixation obsessionnelle sur certaines zones du corps féminin crée l'attrance et libère les pulsions des pensées érotiques. La beauté ne fait qu'exprimer, en ce moment, une sorte de pulsion à l'état pur. Cette subtile alchimie du regard artistico-érotique libère les énergies pulsionnelles. La sensation d'être regardée produit chez la demoiselle en scène un renforcement individuel physiquement perceptible, sous forme d'une activation énergétique, d'une accélération du rythme cardiaque et de l'augmentation de l'éveil.

Cet univers de l'esthétique, créé artificiellement, se charge d'artifices et d'émotions fortes. La jouissance esthétique que manifestent les spectateurs est une communication des corps (entre les spectateurs et les actrices en scène), qui se réduit à la « *communication des âmes* » que le jeu de séduction a suscitée, à l'instar d'une flamme électrique qui excite l'enthousiasme.

Cette série de mouvements abstraits et totaux, décomposés et organisés est orientée vers de fines pratiques, à savoir séduire, émouvoir les spectateurs et se faire désigner comme la plus belle demoiselle du Burkina.

La production artistique de l'« *agréable* » à travers ce jeu de séduction impose auprès des spectateurs une satisfaction immédiate du désir qui exclut en même temps « *l'attente réfléchie de l'avenir* ». L'action simultanée de la découverte à la sublimation de l'instinct sexuel conduit donc les spectateurs à des « excitations purement sensuelles », selon l'expression de E. Kant, procure la jouissance seulement de l'instant de vie présent et non de se représenter d'une façon actuelle un avenir souvent très lointain. De ce fait, l'amour se crée à la « contemplation du sujet pur » (A. Fauconnet cité par P. Bourdieu 1980). Avec l'amour, le sentiment exaltant de ce qui se présente aux spectateurs comme « *agréable* » devient alors le goût du beau. Il s'agit donc du « *goût des sens* » qui s'oppose au « *goût de la réflexion* ». Ainsi, par la force de sa charge symbolique, la beauté-spectacle s'impose au spectateur, avec toute la violence aliénante et asservissante de son attrait sensible.

Plusieurs formes de participation des spectateurs sont relevées lors de ces spectacles. Elles se manifestent dans certains cas de façon discontinue, distante, hautement ritualisée, avec parfois de vifs applaudissements, des cris d'enthousiasme obligés, des sifflements quand il s'agit des jeunes, des prises de photos et souvent l'amorce silencieuse du geste. C'est à ce moment que le travail pédagogique autonome produit son effet par un environnement artificiel, en arc-en-ciel, symboliquement structuré, exerce une action pédagogique anonyme et diffuse en la croyance à la beauté légitime, et se transmet dans la pratique et à l'état pratique. L'image du corps (un feedback), représentation subjective du corps, projetée sur les spectateurs aveuglés est renvoyée par le groupe et engendre l'image de soi, en d'autres termes, la représentation qu'un agent a de ses effets sociaux : séduction, charme et charisme. Ce qui implique chez les actrices en scène un degré d'estime de soi, un retournement narcissique exaltant et exacerbé. Il s'agit là d'un acte magique, alchimique dans la mesure où la nature et la valeur sociale du corps se trouvent changées, sans que ce soit en rien modifié fondamentalement la nature réellement physique ou chimique (produits cosmétiques) des corps mis en scène.

Ce jeu de beauté crée artificiellement des désirs et devient un lieu fantasmatique pour ceux qui s'adonnent à la sensation, à la soumission immédiate au présent immédiat que détermine la violence asservissante de l'« agréable » comme objet qui s'impose à la jouissance.

Les experts de ces spectacles, à travers les manipulations symboliques, réduisent les profanes au rôle de simples consommateurs par la perception artificielle, superficielle et aveugle qu'ils ont de toutes ces finesses, ces nuances, ces subtilités à la recherche de l'émotionnelle. Ainsi, leur jugement de l'esthétique, par la formation ou la déformation, a tendance à devenir une structure profonde de la conscience collective parce que les hommes ordinaires qui observent et qui sont préparés à trouver leur satisfaction et à accepter ces scènes sont réduits au simple rôle de fans, voués à une participation imaginaire qui n'est rien d'autre que la compensation illusoire de la dépossession au profit de ces mêmes experts qui imposent leur sens du beau et du sublime.

Ce processus de vedettisation, qui emmène les jeunes filles à se déplacer dans un univers symboliquement structuré, est classifié par des agents dotés de schèmes de perception et d'appréciation nécessaires pour repérer, interpréter et évaluer les traits pertinents et les écarts différentiels entre les plus beaux corps féminins.

Les corps-spectacle sur lesquels des jugements sont émis par des agents qui ont acquis une certaine capacité et compétence à « différencier et apprécier » des corps, comme le dit Kant, se constituent eux-mêmes le monde social

représenté, c'est-à-dire l'espace de leur style de vie. Ces agents dotés de schèmes classificatoires ont en commun un même ensemble unitaire de préférences distinctives en matière de goût, au niveau des styles de vie. Leur jugement n'est rien d'autre que ce que leurs classements incorporés commandent de séparer et de distinguer. Leur goût ne fait que révéler les différences présentes dans l'ordre physique des corps à l'ordre symbolique des distinctions signifiantes. Ces juges des corps et des beautés ont acquis la capacité et la légitimité de faire reconnaître la plus belle fille de leur choix comme le tenant d'une position dans le champ de la beauté, position par rapport à laquelle les autres ont à se situer, à se définir. Pour Zoromé Pascaline :

C'est des critères européens. On a tout copié chez le Blanc. Sinon une vraie Africaine, elle n'est pas tout à fait grande, élancée, sauf les sahéliennes. Ici au Burkina, les femmes ont pour la plupart moins de 1,70m et elles sont bien en forme. On devrait tenir compte de ça. En Afrique, ici, il faut prendre la forme que la majorité des femmes ont pour que beaucoup se retrouvent au lieu de prendre des formes occidentales venir plaquer ici.

Ces arbitres de la beauté sont dotés de principes de classements, de goût qui leur permet de repérer parmi ces corps féminins en compétition ceux qui leur conviennent et qui sont à leur goût en faisant aussi reconnaître le plus souvent leur idéal dominant en matière d'excellence corporelle. « Le goût est ce qui apparie et apparente des choses et des personnes qui vont bien ensemble, qui se conviennent mutuellement » (Bourdieu 1979). En se parant de leur légitimité, ils contribuent et oeuvrent à façonner des goûts et les présentent pompeusement, grâce à la magie de la presse audiovisuelle, comme la plus belle demoiselle du pays. Le goût des arbitres de l'élégance, du charme et de la plus belle fille n'est rien d'autre que le produit de la rencontre entre deux histoires : l'une à l'état objectivé et l'autre à l'état incorporé, mais qui s'accommodent objectivement. On pourrait donc dire que la découverte d'une chose à son goût est une découverte de soi-même. C'est en d'autres termes découvrir ce que l'on veut.

La tendance et la prétention à la nationalisation et à l'universalisation du goût des juges de la beauté dissimulent sous le voile enchanteur du caractère national ou universel de la prétendue plus belle fille, en réalité, des rapports de force pour la définition légitime et l'imposition du goût légitime en matière de beauté féminine. Pour P. Bourdieu :

Le dominant a, notamment, le pouvoir d'imposer sa propre vision de lui-même comme objective et collective (...), d'obtenir des autres que, comme dans l'amour ou la croyance, ils abdiquent leur pouvoir générique d'objectivation, et il se constitue ainsi en sujet absolu, sans extérieur, pleinement justifié d'exister comme il existe.

Ce spectacle de beauté a donc pour enjeu, en dernier ressort, le monopole de l'imposition légitime des critères de la plus belle fille au sein de l'espace public.

Dans un autre sens, l'élection Miss est un acte de sublimation artistique qui vise à remplir une fonction de légitimation sociale. Cette cérémonie solennelle se voit s'opposer le refus de certains acteurs qui, à partir des trajectoires sociales différentes, des origines sociales différentes, sont prédisposés à une autre perception morale du monde social et à un autre rapport au corps. Zoromé Pascaline déclare que « notre église protestante a une mauvaise image des élections Miss. Montrer ton corps est chose interdite par notre religion. Ton corps appartient à ton mari et à Dieu. Ton corps c'est le temple de Dieu. On ne saurait exposer ça devant un public ». Ces acteurs manifestent une aversion avérée pour des styles de vie différents et éprouvent du dégoût au goût de l'objet qui s'impose à la jouissance. L'intolérance esthétique de ces acteurs qui s'opposent à l'exhibition du corps est aussi une résistance éthique vis-à-vis de ceux qui se complaisent dans le plaisir du corps féminin exhibé, qui « *jouissent de la jouissance* ». Monsieur X conteste :

C'est une pratique que je désapprouve de façon générale. C'est une pratique culturelle qui ne se rattache pas à notre réalité et remet en cause l'authenticité de nos valeurs culturelles. Je ressens de la frustration. Je suis blessé dans mon amour-propre, écoeuré. La femme au vu de nos valeurs traditionnelles, doit être bien habillée. Partant de là, je suis animé par un sentiment de désespoir lié à la perte de la valeur féminine. Tout était mis en œuvre pour magnifier la femme à travers son accoutrement.

La montée de l'opinion critique utilise des catégories de jugement esthétique, systématiquement employées pour condamner. Cette volonté de dénigrement systématique pousse l'opinion critique à construire un système de défense installant la beauté comme opérateur central de la construction du banal. Elle tend à stigmatiser et à exclure avec beaucoup de dureté les prétentions abusives qui, dans un autre contexte, auraient été des prétentions fondées.

Cette neutralisation esthétique anéantit le pouvoir distanciant de la représentation du corps de la femme, suspend l'adhésion immédiate, « *animale* », au sensible et refuse la soumission au pur affect qu'on vise à produire. Leur dégoût pour ces scènes où le corps de la femme est mis en jeu est aussi une anti-culture ou contre-culture qui opère une sorte de réduction à « *l'animalité* », à la corporéité, à ce qui est commun, donc vulgaire. Pour Sonia Ouédraogo :

Généralement, les gens disent que les filles Miss sont de moralité douteuse. C'est des filles qui roulent avec des grands types. Y en a qui disent ça. Peut-être y en a qui ont prêté le flanc. Y a un problème de culture quoi. L'élection n'est pas acceptée parce que y a des gens quand on te voit défiler en maillot

de bain, les gens ont tendance à critiquer ça parce qu'en Afrique, la femme est couverte, elle n'expose pas son corps au public. C'est ce qui fait que beaucoup de filles ne veulent pas participer aux élections Miss. Elles ont peur des critiques. Ceux qui s'opposent aux élections sont les musulmans, les commerçants, les personnes âgées et les analphabètes surtout. Ils se disent qu'une femme doit être réservée, elle ne doit pas exposer son corps comme ça au public.

La négation de la dénégation de la fonction du corps féminin à travers le spectacle de beauté qui donne le primat à la forme du corps plutôt qu'à la substance est, aux yeux de ces acteurs qui s'opposent et refusent une « *jouissance inférieure* », grossière, vénale et servile.

Ces scènes et ces mises en scènes d'une obscénité qui crée le dégoût chez les autres sont chargées d'un autre sens social qui frise la parodie, le burlesque, la caricature. La mise en suspens de l'adhésion à ce jeu de beauté est aussi une autre façon pour les acteurs opposés de bafouer la distinction qu'on tente de produire, de manquer d'intérêt pour l'existence de la « *beauté* » représentée.

Ce spectacle de beauté est par ailleurs une stratégie de domination masculine. A travers ce jeu de beauté, on comprend que les femmes soient réduites par les hommes à l'état d'instruments d'exhibition ou de manipulations symboliques.

En effet, les femmes ayant rompu aujourd'hui avec les normes et les formes traditionnelles de la retenue, elles ont laissé la place qu'elles font à l'exhibition contrôlée du corps comme un indice de « *libération* ». Pourtant, cette libération du corps n'est que pure apparence parce que son usage reste très subordonné au point de vue masculin. Sonia témoigne que « dans le jury, il y avait plus d'hommes que de femmes. On se dit que les hommes sont mieux placés pour apprécier la beauté de la femme que les femmes elles-mêmes ». Le corps féminin renferme en lui-même un pouvoir d'attraction et de séduction reconnu de tous et propre à faire honneur aux hommes dont il dépend et auquel il est évidemment lié.

Le monde social, qui fonctionne comme un marché de biens symboliques, est aussi dominé par la vision masculine. Raison pour laquelle, être, pour la femme, c'est être perçue par un œil habité par les catégories masculines. On s'aperçoit que la domination masculine transforme les femmes en objets symboliques. En tant qu'« *être-perçu* », la femme est placée dans un état permanent d'insécurité corporelle, de dépendance symbolique. Elle existe d'abord par et pour le regard des autres, en tant qu'objet accueillant, attrayant, séduisant, disponible. On attend de ces demoiselles qu'elles soient « *féminines* », c'est-à-dire souriantes, sympathiques, attentionnées. Et cette prétendue « *féminité* » n'est autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes

masculines, réelles ou supposées. Il s'agit d'un renforcement de l'effet de la relation fondamentale qui institue la femme en position « *d'être-perçu* », condamnée à se percevoir à travers les catégories dominantes, c'est-à-dire masculines. Dans ce cas, les femmes sont vouées à la forme extrême de l'aliénation symbolique.

Etant toujours placées sous le regard des autres, les femmes sont perpétuellement condamnées à éprouver constamment l'écart entre le corps réel auquel elles sont enchaînées, et le corps idéal dont elles œuvrent quotidiennement à se rapprocher. Elles ont toujours besoin du regard d'autrui pour se constituer, pour exister. Continûment, elles sont orientées dans leur pratique corporelle par l'évaluation anticipée du profit que leur apparence physique, leur manière de tenir le corps et de le présenter pourront leur procurer.

La beauté comme capital d'investissement social

Après la désignation de la plus belle demoiselle, l'acte d'investiture qui suit immédiatement transforme réellement la fille consacrée. Sawadogo Nadège révèle que :

La semaine qui a suivi les élections Miss dans mon UFR, les étudiants me regardaient. Ceux qui ne me connaissaient pas viennent me demander si c'est moi Nadège la dauphine. Ça me faisait plaisir. Mais je me demandais si c'est le titre qui les intéressait ou bien c'est ma personne. Sinon, on est à la fac ensemble depuis 4 ans, je passe, on ne me regarde pas et brusquement après les élections, je deviens une autre personne. Je comprends pas quoi?.

D'abord, la consécration transforme la représentation que les autres agents se font de la plus belle désignée, ce qui modifie les comportements qu'ils adoptent à son égard (respect) parce qu'elle tient désormais un titre de noblesse « *Miss campus* », « *Miss Burkina* », la plus belle demoiselle du Burkina. Soré Aïnatou affirme: « quand je dois aller à une cérémonie, je m'habille comme une Miss. Mais en dehors de ça, je suis restée moi-même. J'attire plus l'attention des gens au passage. J'ai signé des autographes pour beaucoup d'étudiants qui me l'ont demandé. Y en a qui me demandaient même de signer sur leur habit ».

Ensuite, elle transforme aussi la représentation que la personne investie se fait d'elle-même. Elle se voit obligée d'adopter des comportements pour se conformer à cette représentation. Aïnatou explique encore :

Avant, j'avais des amis garçons, on pouvait aller en groupe prendre un pot. Aujourd'hui, je prends la distance envers les garçons. J'évite de sortir en maquis avec eux de sorte qu'on ne dise pas que la Miss sort avec tel garçon et tel autre. Avec mon ami, quand je sors, c'est dans les endroits calmes, les

restaurants. Au début, je n'avais pas changé. Mais ma maman m'a dit de faire attention à mes sorties, mes fréquentations. J'évite de rentrer à la maison tard la nuit.

Le capital de notoriété et d'honorabilité qu'elle acquiert est vite reconverti en capital économique et social, dans la mesure où ces jeunes filles sont issues, pour la plupart, de groupes dominés et la carrière de Miss représente une des seules voies d'ascension pour ces filles. L'attention qu'elle porte à la représentation de soi révèle la conscience qu'elles ont des profits que leur carrière apporte et assument les coûts économiques et culturels que cela nécessite, les investissements de temps, d'efforts, de privations de soins sont proportionnés aux chances de profits matériels ou symboliques qu'elles peuvent en attendre raisonnablement. Aïnatou raconte toujours :

Avec ma couronne, j'essaye de tisser des relations. Woodring a été mon sponsor sur les tenues. Ils m'ont donné des pagnes. Y avait une cérémonie et ils m'ont invitée – en tant que Miss pour l'ouverture d'une représentation dans leur entreprise à Koulouba. Là j'ai fait un peu de publicité puisque j'ai porté leur pagne. Pendant la cérémonie, j'ai vu le Délégué général par l'intermédiaire de mon manager pour un stage et il m'a dit – d'envoyer mon c.v. à CELTEL, je connais aussi des gens et je sais qu'en tant que Miss, si je demande un stage, je vais avoir.

Cela dépend aussi de l'existence d'un marché du travail où les propriétés cosmétiques trouvent de la valeur dans l'exercice de la profession aussi bien que dans les relations professionnelles. Dans ces professions, la beauté et la tenue contribuent amplement à la valeur professionnelle.

La beauté étant soumise à la loi de la rentabilité, les Miss deviennent des labels et fonctionnent comme une griffe parce que sa rareté est cause de sa valeur, la rend désirable aux yeux des hommes, la fait souhaiter, établit une demande sociale de cette chose. Pour Aïnatou :

Depuis que j'ai eu ma couronne, des anciens prétendants ont refait surface pour me refaire la cour quand ils ont appris que je suis devenue Miss. Il y a surtout de nouveaux prétendants: les étudiants, les hautes autorités de la place, des opérateurs économiques, quelques hommes mariés avec des promesses telles que « je vais te permettre de poursuivre les études à l'extérieur », de me donner telle ou telle chose pour me flatter. Les hommes veulent être avec moi pour le nom. Pour montrer aux gens que c'est lui qui sort avec la Miss campus.

La compétition des hommes pour la conquête de ce produit rare procure à la plus belle demoiselle des bénéfices matériels et de services quand on sait que l'investissement en matériels et en services fait souvent partie des stratégies de conquête des jeunes filles.

Dans une société d'économie de marché, la beauté féminine a une valeur marchande et les jeunes filles sont conscientes de cela. Leur capital physique leur procure des professions de présentation et de représentation qui imposent souvent une tenue destinée à abolir toutes les traces de la vulgarité et de la facilité.

Aussi le travail professionnel exercé, moyennant un salaire, donne-t-il un capital d'honneur, une visibilité sociale sur le marché du travail à l'entreprise concernée parce que l'effet du label et les effets de sa fascination sur le public sont convertis en clientèle en vue de la rentabilité de l'entreprise.

Le corps « libéré » est réapproprié en fonction d'objectifs capitalistes. S'il est investi, c'est justement pour le faire fructifier en fonction d'un principe normatif de jouissance et de rentabilité, et aussi selon une contrainte d'instrumentalité directement indexée sur le code et les normes d'une société de production et de consommation dirigée. Le corps, la beauté et l'érotisme sont devenus objet de marchandise. Le corps comme force de travail est rationnellement exploité à des fins productivistes. Cette force de travail se mue en demande salariale et en valeur d'échange, la force de désir se mue en demande d'objets qui sont des signes manipulables rationnellement.

Les structures actuelles de la production et de la consommation induisent chez la femme une pratique dichotomique, liée à une représentation désunie, mais profondément solidaire de son propre corps. Ce corps est perçu comme capital ou comme objet de consommation de sorte qu'il soit délibérément investi économiquement et psychiquement. C'est ce qui fait dire à Jean Baudrillard que « dans une société capitaliste, le statut général de la propriété privée s'applique également au corps, à la pratique sociale et à la représentation mentale qu'on en a » (Baudrillard 1978:200). Alors le corps est devenu le plus beau de ces objets de consommation psychiquement possédés, manipulés. C'est pourquoi les femmes se sont elles-mêmes prises comme le plus précieux matériel d'échange. Il s'institue au niveau du corps déconstruit, de la sexualité déconstruite un processus économique de rentabilité.

L'évolution de notre société est marquée fondamentalement par une perte des relations humaines. On assiste de plus en plus à une réinjection systématique de relation humaine, à travers la beauté, dans le circuit social, afin de régénérer cette chaleur humaine. Le secteur tertiaire des services est investi par les icônes de la beauté que sont les Miss: les emplois de banque, les ventes des magasins, la promotion des ventes, les agences de publicité, etc. Ce sont des emplois de conditionnement, de marketing et de relation humaine tels que l'hôtesse d'accueil, l'assistance sociale, les relations publiques. Ces emplois ont pour mission séculière la gratification, la

lubrification des relations humaines par le sourire institutionnel. Dans ces fonctions, la règle professionnelle impose le « *contact* », la « *participation* », l'« *intéressement psychologique* » des autres, autant de règles qui sont incluses dans la programmation et l'exercice de la fonction. Elles constituent un atout majeur dans la promotion avec le recrutement et le salaire des Miss. Elles sont très logiquement appelées à transporter ce rôle de séduction au sein de l'entreprise qui leur demande presque toujours d'exercer les activités de présentation et de représentation, de réception et d'accueil: « hôtesse de l'air », « hôtesse d'accueil », « hôtesse Congrès », « accompagnatrice ». Il en est de même pour la gestion des grands rituels bureaucratiques qui contribuent à l'entretien et à l'augmentation du capital social de relations et du capital symbolique de l'entreprise.

Conclusion

En définitive, on peut dire sans peur de se tromper que la beauté est un produit social. Elle est aussi un support d'ascension et de distinction sociale qui forge du même coup une identité sociale valorisée ou non parce qu'elle se définit et s'affirme dans la différence.

Ces femmes ne sont nullement des archétypes esthétiques, ni les émanations légitimes d'un canon national. Elles incarnent un idéal de beauté féminine que veulent afficher les dominants sur la scène du beau national. Chaque Miss est le reflet d'une culture destinée à la consommation de masse et d'un beau standardisé à prétention cosmopolite. Cette beauté conventionnelle n'est rien d'autre qu'« *un télescope culturel à finalité mercantile* ». Cette forme érotisée du beau montre les rapports qu'entretient un type de représentations locales avec le national à l'âge du capitalisme moderne et de la société du spectacle.

Alors, il convient donc de valoriser les représentations sociales du Beau associées à la morale et à l'exaltation du travail bien accompli. La véritable libération du corps de la femme doit nécessairement passer par sa libération en tant que sexe dominé. Le mode d'organisation de la relation au beau est le reflet du mode d'organisation de la relation aux choses et à celui des relations sociales ordinaires. De ce point de vue, il est urgent de repenser le beau en opérant une transformation qualitative du mode d'organisation de la relation aux choses et à celui des relations ordinaires.

La réflexion sur la beauté nous rapproche de la comparaison qu'établit E. Kant entre l'« art libre », « qui plaît pour lui-même », dont le produit est liberté, car il n'exerce aucune contrainte sur les observateurs, et l'« art mercenaire », ou est perçue comme une activité serve et servile, parce qu'attrayante par son effet seulement (le salaire), peut-être imposé par la force dans la mesure où le produit s'impose au spectateur.

La construction sociale de la beauté crée une disproportion, aussi grande soit-elle, entre le corps idéal et le corps réel. Ainsi, la beauté peut être innée ou acquise, c'est-à-dire un don de la nature et une conquête du mérite ou encore une grâce de la nature et une acquisition de la vertu. La beauté élue ne saurait être nationale et universelle. Il n'est pas rare de rencontrer des filles aussi belles au passage dans un coin de la rue, dans un café, au cinéma, dans un marché, qui émeuvent les observateurs et attirent sur elles les regards fugaces, sournois et détournés des passants en dehors des spectacles de mise en scène du corps. En définitive, l'enjeu principal du discours esthétique et l'imposition d'une définition du proprement humain qu'il tente de faire ne sont rien d'autre, en somme, que la recherche légitime du monopole de l'humanité.

Bibliographie

Ouvrages généraux

- Amadiou, J.-F., 2005, *Le poids des apparences. Beauté, amour et gloire*, Paris, Edition Brodard & Taupin.
- Bourdieu, P., 1998, *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil.
- Bourdieu, P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit.
- Bourdieu, P., 1980, *Question de sociologie*, Paris, Editions de Minuit.
- Baudrillard, J., 1970, *La société de consommation*, Paris, Editions Gallimard.
- Baudrillard, J., 1979, *De la séduction*, Paris, Editions Galilée.
- Elias, N., 2003, *La dynamique de l'occident*, Editions de Bussière.
- Elias, N., 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris, Editions Calmann-Lévy.
- Kaufman, J.-C., 2006, *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus*, Paris, Editions Nathan.
- Kaufman, J.-C., 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Paris, Editions Nathan.
- Mauss, M., 1950, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.
- Soral, A., 2004, *Sociologie du dragueur*, Paris, Editions Blanche.

Revue scientifique

- Assayag, J., 1999 « La « glocalisation » du beau. Miss monde en Inde, 1996 », in *Terrain*, n° 32, mars 1999.
- Dubost, F., « La maison, le beau et la mode », in *Terrain*, n° 32, mars 1999.
- Graburn, N. et Stern, P., « Ce qui est bien est beau. Un regard sur la beauté chez les Inuit du Canada », in *Terrain*, n° 32, mars 1999.
- Nahoum-Grappe, V., « L'échange des regards », in *Terrain*, n° 30, mars 1998.